

réalisation de cette oeuvre hardie ne fût plus qu'une question de temps.

A Ischl, François-Joseph est assis devant le projet de lettre que Berchtold le presse d'envoyer à Guillaume. Il est vêtu du costume de chasse qu'il a endossé dès son arrivée. Il s'y sent mieux à son aise, plus détendu. Chapeau tyrolien sur la tête (l'habitude du shako ou du casque à plumes, que voulez-vous ?), veste de bure grossière, à parements verts et petit col à lacets qui se nouent autour du cou, des lacets avec des glands, chaussettes épaisses, pantalon au-dessus du genou. Justement, ce genou nu, il le gratte. Berchtold a raison. Ce n'est pas un aventurier. Ce serait plutôt l'inverse. Tisza aussi a raison. Mais pour donner raison à Tisza, il faut d'abord être sûr de Guillaume. Sur ce point au moins les deux hommes sont d'accord. Et pour que Guillaume suive, il faut que ce soit clair. Depuis le temps qu'il est assis devant, il connaît le texte presque par coeur. Il le relit néanmoins encore une fois. La conclusion surtout.

« ... tu seras convaincu qu'il ne faut plus penser à régler par voie d'accord le conflit qui nous oppose à la Serbie, et que la politique de paix des monarques européens sera menacée aussi longtemps que ce foyer d'agitations criminelles restera impuni. »

Il signe. Bâille. Gratte à nouveau son genou. Maintenant, il peut aller se coucher.

Onze heures. Julie Kafka écrit à Anna Bauer. Elle veut finir de régler avec elle les détails de l'installation prochaine de leurs enfants : le sofa, les coussins, les housses...

Elle ajoute : « Ottla est déjà couchée et Franz travaille dans sa chambre. Je viens de le surprendre et je l'ai vu regarder avec ravissement la photo de notre chère Felice. »

Midi. On entend les cloches carillonner. Sans doute la sortie de la messe de Notre-Dame-de-Lorette. Ou, si le petit vent d'hier

s'est maintenu dans la direction nord-nord-ouest, celle de la grand-messe à l'église de la Trinité. Depuis deux jours, Olivier vit pratiquement chez Réséda. Ils mangent, ils font l'amour, ils prennent leur tub ensemble. Ils ne sortent presque pas. Sauf Olivier, pour faire les courses, et Réséda vers cinq heures du soir, lorsqu'elle se rend à pied à son travail, au théâtre. Vendredi, Olivier l'a accompagnée. Mais après, il était désœuvré. Il se sentait triste, seul, il n'avait même pas faim. C'était un sentiment nouveau pour lui, le célibataire, que cette vulnérabilité. Une faiblesse dont il ne savait pas s'il fallait qu'il l'aime ou qu'il s'en délivre rapidement. Le samedi il était resté seul. A fumer, à lire le journal. Mais comme il n'arrivait pas non plus à manger ni à dormir, il avait décidé d'aller l'attendre à la sortie des Variétés. Il s'était posté dans l'encoignure du passage Jouffroy. En face, près du théâtre, le Cinéma-Omnia-Pathé ne cessait d'emplier et de désemplir. Séances sans interruption de 14 à 24 h. A côté, au musée Grévin, le cinéma était gratuit. L'on y vantait la féerie du Palais des Mirages et la merveilleuse reconstitution de *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*. Elle était sortie à onze heures. Après l'entracte de *Ma tante d'Honfleur*. Elle l'avait reconnu comme il traversait le boulevard à sa rencontre. Oh, tu es venu ? C'est gentil ! Il l'avait trouvée fatiguée. Les yeux cernés. Une petite mine. Tu veux rentrer ? Non, non. Je me sens mieux maintenant. Avec toi. Elle s'était serrée contre son bras. Où crois-tu que nous puissions aller ? Ah oui, j'y pense. Le Bal Tabarin, ça te dirait ? C'est à Montmartre. Ce soir, c'est la fête de l'Indépendance. De quoi ? Des États-Unis, tiens ! Ah bon... Il y aurait Noémie. (Grimace d'Olivier.) Mais ne t'en fais donc pas ! Elle aura tôt fait de s'en trouver un ! De grandes chances qu'elle soit partie avant onze heures... Avec des danses américaines, les Little Lockford, des chars de la Liberté éclairant le Monde et l'Apothéose de la Reine des Dollars ! Rien que ça ? On arrivera un peu tard, mais qu'est-ce que ça fait ? Ils s'étaient couchés à trois heures. Sans avoir rencontré Noémie. Depuis ils discutaient. Qu'est-ce qu'on fait ? L'amour, ça y était. Hier soir en rentrant, et encore une fois ce matin. Pendant le tub, ça avait failli recommencer, mais Olivier avait un peu présumé de ses forces. Où c'est qu'on va alors ? Si c'était à un spectacle, de toute façon fallait que ce soit en matinée. Et encore pas trop loin. Car ce serait juste, pour embaucher au théâtre... Au Théâtre Antoine, on jouait *Une nuit de noces*. A l'Athénée, *Je ne trompe pas mon mari*. Tous deux, hélas, à 8 h 45. Non, les autres, décidément, ça ne les inspirait pas.

Olivier, Réséda le savait, aimait, comme tous les hommes, l'aviation. Aujourd'hui, à l'aéro-parc du Burc, Pégoud ferait, sur son Blériot, une exhibition au profit de la Caisse de secours des aviateurs. Vas-y chéri. Vas-y tout seul. Il y avait un service d'autobus depuis la gare Saint-Lazare. Vas-y mon coeur, je t'en prie. Non, je ne m'ennuierai pas. Non, non, sois tranquille. Un amant non plus. Tu crois que j'aurais encore le courage... après cette nuit... Oui ? Méchant, va ! Allez, tu as juste le temps ! Il y alla.

A 13 heures, le canon du fort de Sainte-Adresse tira trois coups. En donnant l'alerte à la garnison, qui prenait aussitôt position sur le front de mer, il inaugurerait aussi la troisième journée des grandes manœuvres navales qui se déroulaient face au Havre depuis deux jours. A Londres, désireuse de respecter les vœux de l'ancien ministre des Colonies, décédé vendredi, la famille de Joseph Chamberlain refusa l'offre d'une sépulture à l'abbaye de Westminster.

La nuit était tombée depuis déjà deux heures à Tatsienlou. Couché sur un lit de camp, tout habillé, à côté d'une bougie qui fumait désagréablement, Victor n'arrivait pas à s'endormir. Il pensait à la corvée à laquelle il s'était soumis cet après-midi, et dont les images, depuis, ne le quittaient plus. En sa qualité de médecin, l'évêque lui avait demandé de procéder aux constatations médico-légales des blessures dont était mort le père Monbeig. Un cadavre d'il y a vingt-deux jours. Vingt-deux jours de route sous la chaleur depuis celui où les lamas tibétains, jaloux que le Père leur volât des âmes pour les « donner à Jésus », l'avaient fusillé d'un coup de Mauser, puis amputé, lacéré, piétiné. Encore était-ce moins le traitement infligé au corps et la décomposition avancée de celui-ci qui l'avait bouleversé — après tout, n'était-il pas médecin, et donc théoriquement prémuni contre ce genre de spectacle de l'humaine denrée ? —, que la manière, on pouvait le dire absolument athée, dont s'était déroulée l'inspection du cadavre : pas un geste, pas une prière. Pas la moindre allusion discrète, symbolique, de ce qui pourrait être, dans la logique de ces gens-là, une vie après la mort. Pas le plus infime sentiment de confraternité — du moins perceptible — entre ces professionnels de l'Éternité. Ils ne devaient pas y croire... Pourquoi est-ce que ça

le choquait tellement, lui qui n'y croyait pas plus qu'eux ? Il éteignit la bougie entre deux doigts préalablement humectés contre la langue. La mèche grésilla. Peut-être parce qu'il y croyait, mais d'une tout autre manière... Même dans le noir, il continuait à voir les images défiler.

Dans le calme du Nouveau Palais de Potsdam, Guillaume II déjeune en compagnie de l'impératrice, de Bethmann-Hollweg, son chancelier, et du vieux comte hongrois Szösgyény-Marich, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin. Ce dernier n'en revient pas. Quand il lui a apporté, tout à l'heure, la lettre autographe de François-Joseph que lui avait confiée le chef de cabinet de Berchtold, le comte Hoyos, la première réaction du Kaiser, en la lisant, a été plutôt fraîche. Au lieu de s'enthousiasmer, comme si l'on venait de l'inviter à une partie de chasse dans les Balkans (et, au fait, ce n'est pas autre chose qu'on lui propose — et même mieux : il n'aura pas à bouger du pont de son yacht, rien d'autre à faire qu'à lever le petit doigt, et partir tranquille pour sa croisière chérie dans les fjords), eh bien non, il a tiqué. Surtout à la fin. Maugréé. Parlé de « sérieuses complications ». Appelé son chancelier. Szösgyény s'est dit : c'est râpé (en hongrois), il nous refait le coup d'il y a deux ans. Mais si... vous savez bien... l'Albanie. Quand les Serbes ont pénétré en Albanie pour avoir un accès à la mer et que Vienne voulait en découdre. Qu'est-ce qu'il a fait alors ? Il s'est récusé. Pas moyen d'y aller sans lui. Et lui, connaissant parfaitement les divers cas de figure des implications du traité de Triple Alliance, anticipant correctement les réactions en retour des pays de la Triple Entente, s'en était fort intelligemment servi, ma foi, pour nous empêcher de marcher sans lui. Qu'est-ce qu'il avait dit alors ? Il avait dit — oh, il avait encore une excellente mémoire à son âge : « L'Autriche a imprudemment opposé aux revendications serbes un ton rude et dictatorial, capable d'agir comme une provocation et d'amener des complications. » Comme aujourd'hui. Tout pareil. « La Serbie demande à avoir accès à des ports sur l'Adriatique, l'Autriche nie ce désir *a limine*. » Sur ce point, c'était un peu différent. Mais pour le reste, en revanche... « La Russie paraît vouloir soutenir les aspirations serbes, et pourrait, à cause de cela, en venir aux mains avec l'Autriche... Le *casus foederis* joue alors pour l'Allemagne... d'où mobilisation et l'Allemagne engagée dans une guerre à deux

fronts... Paris sera sans aucun doute soutenu par Londres. L'Allemagne devra donc jouer son existence contre trois grandes puissances, et on peut envisager le pire. » Est-ce que les données avaient fondamentalement changé aujourd'hui ? Pas du tout. La seule différence était qu'à la place d'une revendication stratégique mineure, les Serbes avaient sur les bras l'emmerdement majeur de la mort d'un archiduc. Encore fallait-il le prouver. Mais ça, ce n'était pas le plus difficile.

Il allait repartir les oreilles basses, quand Guillaume, soudain, avec ces brusques revirements d'attitude et de caractère dont il avait l'exclusivité, l'avait retenu à déjeuner. Et depuis, ma foi, depuis, tout allait beaucoup mieux petit à petit. Ce n'est pas pourtant cet éteignoir d'impératrice, qui le regardait manger froidement avec ses yeux de « vachette du Holstein », comme l'appelait le féroce Bismarck, ni cette grande tige triste d'Hollweg, avec son air de maître d'hôtel cultivé, qui détendaient l'atmosphère par leur présence. Non, c'était autre chose. Il se sentait bien. Un moment de grâce. Comme il lui en tombait du ciel avec certains hommes... Oscar von Chelius, le capitaine pianiste, ou Philippe zu Eulenberg-Hertefeld, ce « cher Phili », le diplomate plumitif... tout le monde connaissait cela. (Szösgyény se sentit flatté.) En fait, le moment Bismarck était passé. Il y avait toujours, dans la conversation, un moment où il se prenait pour Bismarck. Où il se mettait à la place du vieux chancelier honni et redouté à la fois, et faisait « comme si ». Comme s'il était Bismarck ou comme Bismarck aurait fait. C'était si vrai aujourd'hui qu'en... voyons voir... en février 88, Bismarck, qui avait alors soixante-treize ans, avait fait à la tribune du Reichstag un discours de deux heures à propos de la paix en Europe. La paix en Europe menacée encore une fois du côté des Balkans, sauf qu'il s'agissait de l'Albanie. Enfin, c'était presque la même chose. Le Kaiser, alors jeune prince, était présent, debout, dans sa loge. Ça n'avait pas pu ne pas le marquer, ce discours. Bismarck avait dit : « La Bulgarie, ce petit pays qui s'étend entre le Danube et les Balkans, n'est somme toute pas un État suffisamment important pour qu'à cause de lui l'Europe, de Moscou aux Pyrénées, et de la mer du Nord à Palerme, soit précipitée dans une guerre, dont nul ne peut prévoir l'issue. » A la suite de quoi, il avait proféré cette phrase, qui avait provoqué les rires de l'assistance : « A la fin de la guerre, on saurait à peine pourquoi l'on s'est battu. »

Ce qui fut le visage est, non pas pourri mais noir, noir et sec. Il n'y a plus de face : tout s'est rétréci sur les os. Le crâne est presque vide, vert et liquéfié, les yeux pourris ; les cheveux collés et suintants. La mâchoire est rentrée dans le cou et dans la tête, « riant abominablement en dedans », mais elle tient encore, attachée dans sa chair de cadavre, ce signe de l'Européen : une barbe qui fut brun-roux...¹ roux...¹

Après le repas, on est allé sur la terrasse. L'impératrice s'est éclipsée. La sieste, peut-être ? On a fumé. On est revenu prendre le café et les alcools à l'intérieur. Dans un autre salon, plus petit. Bien sûr, Bethmann n'y a pas touché. Le Kaiser à peine. Décidément, il n'y a que lui, ici, qui ait l'air vivant. Normal. C'est lui qui porte la guerre. L'alcool, en passant dans les vieilles gorges, en transitant par les vieilles bouches dont les muqueuses ont accumulé silencieusement l'expérience, a un goût de — clac ! il claque la langue, Bethmann se retourne, offusqué — de... eh bien de... d'acier et de velours. Étonnant non ?

Guillaume, lui, n'a rien entendu. Il relit la lettre de François-Joseph. Et, cette fois, c'est visible comme le nez au milieu de la figure, elle ne produit pas du tout, mais pas du tout, le même effet. On dirait qu'il lit le programme d'un gala, concocté par sa petite cour du *Hobenzollern*, où ses invités chéris vont faire les pitres. Qu'il s'amuse à l'avance de ce qu'elle va pouvoir donner. Oui, oui, c'est bien ça. Il refait la même analyse que tout à l'heure, mais, ce coup-ci, c'est posé bien à plat des deux pieds sur la tombe de Bismarck. Guillaume II parle. Szösgyény est aux anges. Il pense déjà au télégramme qu'il va adresser à Vienne. L'empereur dit :

« De toute façon, l'attitude de la Russie sera hostile... Que la guerre éclate entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, on peut être certain à Vienne que l'Allemagne, en fidèle alliée, se tiendra aux côtés de la monarchie... D'ailleurs la Russie est loin d'être prête pour la guerre et elle hésitera certainement beaucoup à recourir aux armes... Cependant elle risque d'exciter les autres puissances de la Triple Entente contre nous et d'attiser le feu dans les Balkans... » Szösgyény voit déjà ce qu'il dictera au chiffe dès ce soir : *Après le déjeuner, comme j'insistais encore énergiquement sur la gravité de la situation, oui, c'est bon ça, Sa Majesté m'autorisa à dire à notre Auguste Maître que,*

¹ . *Voyage au Pays du Réel.*

dans ce cas, nous pouvions aussi compter sur l'entier appui de l'Allemagne, n'était-ce pas plus clair que toutes ces élucubrations ? Au reste, ce n'était pas faux. C'en était la substantifique moelle. Mais l'empereur continue à parler comme s'il rêvait à voix haute. Bethmann l'écoute, debout, les mains derrière le dos. Il ne dit rien. C'est qu'il opine. Qui ne dit mot consent. D'ailleurs, il bougonne dans sa barbe. (Il a la barbe blanche et la moustache noire, bizarre.) C'est qu'il consent.

« Je comprends très bien, dit le Kaiser, comme il serait pénible pour l'empereur François-Joseph, dont on connaît l'esprit pacifique, de marcher sur la Serbie, mais, si l'on a vraiment reconnu à Vienne la nécessité d'une démonstration belliqueuse à l'égard de la Serbie, il serait regrettable à mon avis que l'Autriche-Hongrie ne tirât pas parti des circonstances présentes si favorables pour elle. »

Szösgyény, en bon diplomate rompu, depuis le temps, à ce genre d'exercice, traduit à mesure : ... *sur l'entier appui de l'Allemagne... en ce qui concerne, donc, notre action contre la Serbie. Point. A son avis, il ne fallait pas différer cette action. Point.*

A un moment, Bethmann fait un geste de la main comme pour chasser une mouche. Il n'y a pas de mouche. Peut-être qu'il chasse réellement quelque chose d'autre. Quoi ? Un moucheron. Un phosphène. Une idée. Toutefois il y a eu un échange de regards entre lui et Guillaume dans le même temps. Est-ce que ça a un sens, ou est-ce qu'il est en train de délirer ? De fait, l'empereur, changeant de sujet, dit : « En ce qui concerne la Roumanie, je veillerai à ce que la conduite du roi Carol soit correcte. » Puis, il enchaîne sur la Bulgarie.

Et l'on peut découvrir la face. Non plus la face ; il n'y en a plus ; ce qui fut le visage est, non pas pourri, mais noir et sec. Tout s'est rétréci sur les os. La tête est rentrée dans le cou, le cou dans le tronc ; la petite figure de momie encore humide rit abominablement « en dedans. » Quelques cheveux gras, des poils de barbe rousse, européenne. Le crâne est presque vide, vert et liquéfié. Les mains qui ne sont pas jointes, ni résignées, tordent leurs doigts noirs et secs. On se penche : sa tempe gauche, trouée largement, témoigne que la mort fut brève, qu'il n'y eut pas de souffrance.¹

¹ . *Equipée*, ch. 16.

Bethmann-Hollweg est furieux. Il a à peine eu le temps, rentré chez lui, de se glisser dans ses pantoufles et de lire les premières lignes du Livre Δ de la *Métaphysique* d'Aristote (dans le texte, évidemment), pour se détendre que, crac ! nouvel appel de Guillaume. Sur le chemin, qui rencontre-t-il, convoqué comme lui ? Le sous-secrétaire d'État Zimmermann. Et là, présentement, sur les marches, qui croise-t-il, qui sortent tandis qu'eux entrent ? Le général Plessen, l'aide de camp de Sa Majesté, raccompagnant Falkenhayn, le ministre de la Guerre, et le capitaine Zenker, représentant l'État-major de la Flotte. Autrement dit : aux ordres ! C'est bien cela, en effet. Guillaume a déjà dicté ses instructions concernant la réponse à donner à Vienne. Lui, Bethmann, a eu droit seulement à la primeur de ses associations en public. On l'a convoqué pourquoi ? On l'a convoqué pour qu'avec Zimmermann, la main dans la main, ils disent oui, Votre Majesté a parfaitement raison. Les civils *après* les militaires. Et aussi pour que lui, Bethmann, en particulier, comprenne bien que tout chancelier d'Empire qu'il est, autorisé de ce fait à recueillir les réflexions planétaires de son souverain, à faire son miel des bribes de la poésie martiale et visionnaire (*kriegerische und schwärmerische Dichtung*) qu'il distille, c'est quand même lui, en fin de compte, Guillaume, le *deutscher Kaiser*, le croisé de Cook¹ qui est et reste, du fait de son élection à ce titre par la divine Providence, le maître de la guerre et de la paix.

Et voilà-t-il pas que maintenant, l'Amiral de l'Atlantique veut renoncer à sa croisière habituelle ! Il ne comprend donc pas qu'il a tout à gagner à ce que l'Europe croie que l'Autriche agit de sa propre initiative, sans l'accord de l'Allemagne ? Tout à gagner surtout au cas où ça tournerait au vinaigre. Rien à perdre dans le cas contraire. On pourrait toujours dire, l'air benoît : c'est une belle victoire de l'Autriche-Hongrie — qui ne comprendrait ? Rappeler von Jagow ? Le petit secrétaire d'État aux Affaires étrangères Jagow, ce nerveux, ce malin, cet arriviste doué et vicelard ? Cela, il ne le dit pas, bien sûr, mais il dit ce qu'apparemment tout le monde sait ici, sauf le Kaiser, que von Jagow, Votre Majesté, est en voyage de noces. Où ? Eh bien, je crois, en Suisse. Parfaitement. A Lucerne, si je m'en souviens bien. C'est cela. Lucerne. Une très belle ville, c'est exact. Le *Kappelbrücke*,

¹ . Bethmann reprend ici l'appellation caustique que le *Punch* du 15 octobre 1898 avait donnée de Guillaume II lors de son voyage sur les Lieux saints grâce aux services de l'agence Cook.

Votre Majesté... et le *Spreuerbrücke*¹, c'est parfaitement exact. Étonnant, oui, je trouve aussi, pour un voyage de noces. Non, non, je ne crois pas qu'il soit malade des bronches... Ni — je demande pardon à Votre Majesté — ni... oh, non... mon Dieu, non ! Ah ! ah ! ah ! J'espère que non... C'est pourquoi je suggère qu'on l'informe, certes, mais sans le rappeler. Et... oui... de même pour le chef du grand Etat-Major. A Karlsbad, comme d'habitude. Jusqu'au 26 juillet. Ses reins, Votre Majesté. Chronique, hélas oui... Pour le violoncelle ? Je ne sais pas, Votre Majesté. Et pour l'amiral Tirpitz pareillement... En Engadine, sans doute. Quoi qu'il en soit... Mm... oui. Quoi qu'il en soit... Mm, Mm... oui. Quoi qu'il en soit, Votre Majesté devrait partir pour sa croisière... Indispensable. Mm, Mm... Mm. Oui. Bien sûr. Avertir Krupp. Mm. Au cas où. Moi ? Euh... Je serai à Hohenfinow, Votre Majesté.

Berlin W., Rankestrasse 24. Karl Abraham écrit à Freud. Il entend les enfants qui crient, sa femme qui gronde et les attire loin du bureau. Il sourit avec indulgence. Demain, il sera seul. Son petit monde part pour Ostseebad, sur la Baltique. Il ira le rejoindre fin juillet. Abraham demande à Freud son aval quant au projet qu'il a de présenter, au prochain congrès de Dresde, les résultats de ses travaux sur les racines infantiles de l'éjaculation précoce. Audessous de la signature, il ajoute : « La réponse aux questions ci-dessus ne presse pas ! »

Falkenhayn aussi est furieux. Sur le perron, il invite Zenker à profiter de sa voiture personnelle pour rentrer avec lui à Berlin. Un dimanche... Il fulmine. Un dimanche... En plus, il l'a reçu en vitesse, dans le parc, sur un banc, comme ça (il fait le geste d'étaler par terre, avec une mimique de dégoût). Un conseil de guerre sur un banc ! Si quelqu'un en Europe savait ça ! Sa Majesté lui a donné lecture de l'autographe de Vienne. Mais attention, seulement en partie ! C'était trop long... Imaginez-vous : douze pages ! Expédié, quoi, expédié ! Trois minutes au maximum, formules d'usage comprises. Et tout ça pourquoi ? Je vous le demande. (Le capitaine ne dit mot, tâche de se montrer attentif mais sans expression, ni pour ni contre, il est prudent.) Pour que

¹. Deux célèbres ponts en bois couverts des XIV^e et XV^e siècles.

ça finisse en quenouille, comme chaque fois. Sa Majesté lui a dit, d'un air pincé, qu'il était bien le seul à formuler des réserves. Eh bien soit ! Tant mieux ! Espérons que Plessen l'aura noté. Pour l'Histoire... Car, pour sûr qu'il y a des risques ! Des risques que Sa Majesté n'a pas calculés. Par exemple l'attitude de l'Angleterre. On dirait qu'il va de soi que Georgie ne bougera pas le petit doigt. Pour le reste, il est à peu près d'accord. Les Russes ne seront pas prêts à temps. La France manque d'artillerie lourde. En outre l'Europe est unanimement indignée. C'est le moment psychologique. Le conflit sera court et localisé. A condition... à condition (le capitaine regarde le ministre avec des yeux ronds) que François-Joseph ne se déballonne pas. C'est ce qu'il croit qui arrivera. (Zenker se dit qu'il doit cet excès d'honneur que sont les confidences de Falkenhayn, au fait qu'il n'a personne à qui parler. Personne, voilà tout.) Sinon, bien sûr, nous sommes prêts. L'armée allemande est prête depuis tellement longtemps ! C'est la meilleure armée du monde. Une armée qui se rouille. Qui piaffe d'impatience. Qui ne sert pas. Et une armée qui ne sert pas...

Et l'on peut découvrir la face. Non plus la face ; il n'y en a plus ; mais le masque noir, rétréci, plissé, troué d'orbites en puits plus noirs, et de fosses, mâchoire luxée en avant, débridée, trouée de travers en se mordant les débris du nez¹.

Sur son Blériot monoplace, Pégoud monte d'abord à mille mètres. Il commence sa série d'exercices par une roue. L'appareil étant en chandelle, il tourne sur l'aile comme une hélice. Puis il se renverse sur l'aile et exécute une vrille fuyante. La toupie montante à présent. L'appareil étant en chandelle, il se visse en montée verticale — la foule des places à 50 centimes, où se trouve Olivier, et celle de la pelouse à 1 fr., fait « Oh ! » puis « Ah ! » lorsque Pégoud enchaîne avec une toupie descendante. Suivent des loopings tourbillonnants, des virages en cheminée, tête en bas, hélice et moteur stoppés. Une série de loopings, l'appareil étant toujours arrêté. Puis un « huit » aérien dans le plan vertical et, le clou de l'après-midi, celui qui recueille toujours le même succès populaire parce que Pégoud a été le premier, le public le sait, à

¹ . *Equipée*, variante du ch.16.

oser se retourner volontairement : le vol de durée, tête en bas. 21 heures et 15 minutes, c'est à ce jour la durée totale des vols de Pégoud tête en bas. Rien, bien sûr, à côté des 5283 loopings qu'il totalisait avant ce dimanche 5 juillet. Même les tribunes aux places à 5 fr. et les richards du pesage (qui ont payé le double) hurlent, debout. Descente en vrille. Feuille morte. Série de renversements en diverses positions. Ensuite c'est le délire. Toutes commandes lâchées, Pégoud se tient debout sur le fuselage. Il atterrit enfin, hélice et moteur coupés, après une série de virages en chandelles et de loopings.

L'absence de Réséda empêche que l'exaltation d'Olivier, qui est grande, soit complète.

On fit prendre à Djemal pacha un vrai bain de vie parisienne dominicale. Le Bois. Saint Germain. La pelouse de Maisons-Laffitte. Le château de Mansart. La Malmaison. Le Pré Catelan. Le général avait beau connaître parfaitement notre langue, les superlatifs commencèrent à lui manquer... A l'école Morane-Saulnier de Villacoublay, Montmain et Rose exécutèrent des exercices de looping devant une commission composée de plusieurs officiers de l'état-major de l'armée turque, conduite par Fouad bey, de l'ambassade. M. André Antoine, l'homme de théâtre parisien, arriva à Constantinople. Invité par les autorités ottomanes à étudier les conditions d'organisation, de financement et d'implantation d'un théâtre d'Etat et d'un conservatoire *ad hoc*, il ne devait pas rentrer, sa mission accomplie, avant octobre.

Gide, observant le petit Jean T., qu'il avait ramené avec lui de Paris, trouva l'enfant bruyant, instable, en représentation devant l'adulte jusque dans ses jeux. Quoiqu'il se persuadât que ces défauts étaient seulement de surface, il ne put s'empêcher de craindre qu'à la longue « cela ne lui laisse de fâcheuses dispositions dans l'esprit ».

On apprit le fin mot, ou presque, du mystérieux assassinat de Mme Louise Bailey, tuée d'une balle en plein cœur dans le cabinet du Dr Carman, le médecin de Freeport (Long Island) qu'elle venait de consulter. D'après l'enquête, Mme Carman, qui était d'une jalousie malade, pourrait être l'auteur du crime. Malgré un témoignage contraire, celle-ci continuerait à nier s'être trouvée sur les lieux. On ne nous disait pas, en revanche, si le mari de la victime, un riche commerçant de New York, qui avait éclaté de rire en apprenant la

nouvelle, certain de ce que sa femme ne put se trouver chez le médecin en question, avait, depuis, retrouvé sa bonne humeur.

Jaurès est à Rochefort. Pour la première fois qu'un député socialiste a été élu en Charente-Inférieure, il faut marquer le coup. Enraciner cet électorat, et, peut-être, qui sait, le bouturer. Parler du Christ, ici, pour un socialiste, c'est un bon placement. On vient, pas plus tard que mardi dernier, de leur sucrer les établissements des Filles de la Sagesse de Saint-Laurent-sur-Sèvre, à La Flotte... En outre, Jaurès en a envie. Ça la bouclera aux bouffeurs de curé de son parti. Il dit :

« Nous sommes dans une Europe qui se prétend civilisée. Voilà vingt siècles qu'est mort sur le gibet l'homme du calvaire, qui disait : paix aux hommes de bonne volonté ; et, comme lui, nous disons : paix entre les nations... »

Il est assez content, Jaurès, de la périphrase. Puis, il s'en prend aux radicaux. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Le 16 juin, ils ont voté pour Viviani quand, le 12, ils avaient repoussé Ribot. Jeudi encore, il les a vainement suppliés de se reprendre lors du débat sur la réforme électorale à la Chambre. « Il ne faut pas avoir des idées de lundi et des idées de mardi. » (Pourquoi dit-il ça ? Ça lui a échappé. Serait-ce parce qu'il a balancé lui-même entre le lundi et le mardi quant à la réponse à donner à la proposition de Caillaux d'être ministre des Affaires étrangères dans un gouvernement de coalition ? Ou faut-il remonter plus loin ? Jusqu'au non à Marie-Paule Prat, un lundi noir, à Albi, et au oui lumineux à Louise Bois, à l'église Saint-Salvy ?) Ils allaient siffler Viviani. Il dit non, non. Alors ils crient « A bas Briand ! » Briand, d'accord. A bas Briand...

Louis, son fils, vient d'obtenir la première partie du baccalauréat. Ouf ! il était si faible en mathématiques... Il aura seize ans le 27 août. Les gens se lèvent. Crient : « Vive Jaurès ! Vive la Sociale ! » Jaurès est en nage, mais content.

Victor n'arrivait pas à s'endormir. Pourquoi ce cadavre lui faisait-il autant d'effet ? Mystère. Qu'est-ce qu'il connaissait de ce Monbeig ? Rien. Pourtant, il l'avait rencontré aujourd'hui. Mais enfin, on ne rencontre pas un cadavre dans un hangar comme on rencontre une belle fille sur son chemin ! Peut-être que si. Peut-

être que la rencontre du corps dans la mort était l'alpha et l'oméga de toute rencontre des corps à venir. Le passage obligé par la limite. L'écrasement du désir — enfin visible sous la seule forme qui soit : le respect jusqu'à la panique — contre le mur invisible de l'Éternité. Qu'elle existât ou pas quelle importance ? On avait besoin de ce mur pour penser. Pour partir. Pour parler. Pour jouir. Soit dit encore, en plus court : pour ne pas s'évanouir d'emblée devant la gageure d'une rencontre ; pour ne pas mourir *plutôt que de rencontrer*. Pas évident. Le corps d'Yvonne ce soir, n'était-il pas aussi lointain, aussi impalpable, impossible à rapprocher de soi, que celui du père Monbeig ? Pourquoi ne pas appeler « horreur » la cause de cette solitude ? Au lieu d'en faire la conséquence de quelque répulsion physique à l'endroit de l'état en lequel on trouve, l'on *rencontre*, l'humaine denrée sur sa route. Horreur de la séparation. Je viens, j'arrive trop tard. Après l'amour déclaré d'un autre (il pensa à Jean et à Andrée¹). Après la flétrissure de la chair, toujours lisse et jeune dans le rêve. Après l'embuscade, après la bouche du Mauser, après la guerre. Trop tard : la paix !

Dans la soirée, Bethmann-Hollweg transmet les ordres de l'empereur à l'ambassadeur d'Autriche. Le comte Hoyos était là aussi. Excité. Nerveux. Irritable. Comme un enfant qui a du mal à tenir un secret, à attendre l'heure, il avait parcouru les couloirs déserts de l'ambassade, ouvrant les bureaux des rares fonctionnaires de service, proclamant à qui voulait bien l'entendre : « Nous allons anéantir la Serbie ! » Le vieux Szösgyény, qui partageait pourtant sa satisfaction, en trouvait la manifestation déplacée. Excessive. Gagné peut-être par la contagion belliqueuse, ou parce qu'il se sentait prêt à voler de ses propres ailes, Bethmann prit sur lui d'ajouter aux ordres de l'empereur cette phrase, qui ne déparait pas dans le contexte : « Le mieux serait encore de marcher immédiatement contre la Serbie. »

Victor se retourna une fois encore sur le ventre. Le pire, chez un homme de Dieu, ce n'était pas que la foi lui manquât (après tout, elle était donnée), ni que la sainteté lui fût étrangère ou inaccessible (il en allait ainsi pour beaucoup, et elle n'était pas requise, loin de là, pour

¹ . Andrée O'Neill, devenue Mme Lartigue.

que l'église fit de vous un évêque), mais qu'il s'illusionnât sur sa propre vacuité, qu'il singeât vaniteusement la foi et la sainteté dont il était dépourvu. Ce vice, sans remède selon Victor (sans doute celui auquel Jésus pensait lorsqu'il avait dit qu'il vaudrait mieux être précipité dans la mer ayant autour du cou une meule, plutôt que de scandaliser un petit enfant), ce vice, il savait le repérer très vite chez les hommes à des petits riens. Par exemple cette manière qu'avait l'évêque de sourire à la chinoise, de se déplacer à la chinoise, de siniser toute son apparence. De faire semblant d'écouter, aussi, comme il l'avait fait avec Augusto. Pour, au bout d'une longue conversation technique à la Mission, manifester aussi stupidement qu'il était sourd — toujours le même sourire : « Monsieur le Comte, nous ne parlions pas du même fleuve... »

Rien que d'y songer, ça le fit rire. Rire, sur le ventre, c'est vite douloureux. Il mordit l'oreiller pour arrêter. On devait être le 6 juillet depuis quelques heures déjà. Sa fille avait deux ans. Aujourd'hui. C'est sur le souvenir des petites mains potelées d'Annie que Victor plongea dans le sommeil.

« Devoir supporter et causer de telles souffrances ! », écrivit Franz pour toute pensée à la date du 5 juillet.

M. Paléologue, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, à M. René Viviani, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères.

Saint-Pétersbourg, 6 juillet 1914

Le comte Czernin ayant laissé entendre que le gouvernement austro-hongrois serait peut-être obligé de rechercher sur le territoire serbe les instigateurs de l'attentat de Sarajevo, M. Sazonoff l'interrompit : « Aucun pays plus que la Russie, a-t-il dit, n'a eu à souffrir des attentats préparés en territoire étranger. Avons-nous jamais prétendu employer